

L'Iran en ALERTE MAXIMALE ! Frappe de décapitation USA-Israël le 4 juillet ? | Gerald Horne

L'analyste, historien et auteur prolifique Gerald Horne évoque le complot impensable révélé par l'Iran et l'avertissement selon lequel les funérailles de son dirigeant assassiné pourraient déclencher une reprise de la guerre. Le Dr Horne replace les tensions géopolitiques qui explosent au Moyen-Orient et au-delà dans le contexte du 250e anniversaire des États-Unis. Retrouvez tous les livres du Dr Horne ici : https://www.uh.edu/class/history/faculty-and-staff/horne_g/ AIMEZ la vidéo et abonnez-vous pour plus d'analyses géopolitiques approfondies. Partagez vos réflexions dans les commentaires ci-dessous ! Soutenez la chaîne : Patreon : <https://www.patreon.com/dannyhaiphong> ABONNEZ-VOUS SUR RUMBLE : Rumble : <https://rumble.com/c/DannyHaiphong> Suivez-moi sur les réseaux sociaux : Twitter : <https://twitter.com/DannyHaiphong> Telegram : <https://t.me/DannyHaiphong> Soutenez la chaîne d'autres manières : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong> Substack : chroniclesofhaiphong.substack.com Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritho>

#Danny

Bienvenue à nouveau dans l'émission, tout le monde. Comme vous pouvez le voir, je suis accompagné du docteur Gerald Horne, qui va m'aider à passer en revue les dernières actualités. Alors, dans la nuit, l'Iran a lancé un avertissement : alors que vingt millions d'Iraniens se rassemblent à travers le pays pour célébrer les funérailles de l'ayatollah Ali Khamenei, toute frappe des États-Unis ou d'Israël pendant cette période de six jours sera accueillie par une réponse sévère. Cela intervient alors que le Washington Post et le New York Times ont reçu, de la part de responsables américains anonymes, des informations selon lesquelles Israël aurait cherché à assassiner ses principaux diplomates dès le mois d'avril.

En ce moment, les grands médias expriment beaucoup d'inquiétude pendant que ces funérailles se déroulent. Ils se demandent si cette guerre a vraiment été un succès ou non, alors que, selon eux, la nouvelle direction iranienne se montre habile, impitoyable et encore plus dure que la précédente. Docteur Horne, vous savez, il ne serait pas impossible que les États-Unis et Israël mènent une telle frappe à un moment aussi sensible pour l'Iran. Mais j'aimerais que vous nous aidiez à comprendre ce moment dans une perspective historique. Nous sommes le 4 juillet. Quelle est votre analyse de la situation ? Comment en est-on arrivé là ?

#Gerald Horne

Eh bien, d'abord, merci de m'avoir invité. Ensuite, même un étudiant un peu attentif de l'histoire des États-Unis verrait des parallèles entre les attaques américaines contre l'Iran et la manière dont les États-Unis ont ravagé et détruit les nations amérindiennes. Autrement dit, il n'était pas rare que les États-Unis attaquent des chefs amérindiens en plein milieu de négociations, un peu comme ce qui est arrivé au gouvernement iranien, à la fois en juin deux mille vingt-cinq et le vingt-huit février deux mille vingt-six. Et je ne suis pas sûr d'accepter l'idée que cette dernière attaque envisagée contre des négociateurs iraniens soit totalement dépourvue d'influence américaine. Même si l'on sait qu'un des traits marquants de ce conflit actuel, c'est la fracture entre les élites dirigeantes de Washington et celles d'Israël. Une fracture qui a d'ailleurs été confirmée, dans une certaine mesure, par l'idée avancée par l'ancien présentateur de Fox News, Tucker Carlson, qui dit envisager de créer un troisième parti, tant il est mécontent et insatisfait du Parti républicain, qu'il accuse de placer les intérêts d'une nation étrangère — en l'occurrence Israël — au-dessus de ceux des États-Unis d'Amérique.

Autre signe de cette fracture, la déclaration récente de l'ambassadeur des États-Unis en Israël, Mike Huckabee. Encore un ancien animateur de Fox News, mais surtout connu comme ancien gouverneur de l'Arkansas — sa fille est d'ailleurs aujourd'hui gouverneure. Il a expliqué que, souvent le matin, il regarde Truth Social pour vérifier qu'il n'a pas été renvoyé. En tant que figure de proue du mouvement dit « sioniste chrétien », considéré comme peu favorable au mémorandum d'entente entre l'Iran et les États-Unis — un accord que non seulement les soutiens d'Israël, mais aussi de nombreux analystes indépendants voient comme une forme de capitulation de Washington —, M. Huckabee a de bonnes raisons de penser qu'il est désormais perçu comme un adversaire à l'intérieur même du camp.

Il faut aussi noter qu'en regardant vers deux mille vingt-huit, en supposant que M. Trump décide de quitter la présidence conformément à la Constitution, la course à l'investiture républicaine entre J.D. Vance et Marco Rubio offrira, du moins en apparence, un affrontement entre M. Vance, qui se présente, au moins sur le plan du conflit actuel, comme une sorte de non-interventionniste. On pense que, d'après les révélations du livre sur le changement de régime écrit par les journalistes du New York Times, Maggie Haberman et Jonathan Swan, le camp Vance — pour reprendre cette expression — pourrait avoir été à l'origine de certaines fuites concernant ce qui s'est passé dans la salle de crise, dans les jours précédant le vingt-huit février, quand M. Netanyahu aurait dit à M. Trump que renverser le régime serait une promenade de santé. De son côté, M. Rubio reste un faucon classique en matière de politique étrangère. Et on ne sait pas vraiment si cette position peut encore avoir du poids, compte tenu du virage opéré par M. Trump dans la politique étrangère des États-Unis.

#Danny

Docteur Horne, je voulais passer maintenant... vous savez, je pense que l'Iran a toutes les raisons, comme vous l'avez dit, d'être inquiet du comportement des États-Unis dans cette affaire aussi. Parce que, comme vous l'avez mentionné, ce rapport sur le complot d'assassinat israélien semblait

présenter les États-Unis comme ceux qui auraient averti l'Iran à ce sujet. L'Iran ne l'a pas confirmé. Mais même dans les médias traditionnels, je vais vous faire écouter une trentaine de secondes d'un reportage de CBS, qui, à mon avis, touche au cœur de la raison pour laquelle je voulais vous inviter aujourd'hui. Surtout à propos du 4 juillet, parce qu'il y a beaucoup de mensonges qui circulent ce jour-là. Et là, on voit les médias américains agir presque comme un relais des services de renseignement, au point qu'on discute littéralement de la possibilité d'une frappe, en ce moment même, à l'intérieur de l'Iran, un jour aussi sensible. Alors, je vais lancer ça. Voilà, on y va.

#Speaker 1

Comment les États-Unis utilisent-ils cette situation comme une opportunité en matière de renseignement ?

#Speaker 2

Eh bien, Errol, le simple fait que ces funérailles aient lieu, et ensuite que des personnalités clés, comme le général Vahidi — le chef du Corps des gardiens de la révolution islamique, ancien ministre de la Défense et actuel ministre de l'Intérieur —, que lui et d'autres hauts responsables se montrent, qu'ils sortent de la clandestinité pour assister à la cérémonie, tout cela me montre clairement qu'ils ont reçu une forme d'assurance de la part des États-Unis. En gros, qu'ils ne risquent pas d'être pris pour cible pendant qu'ils sont à découvert. Donc, oui, le régime iranien semble convaincu qu'il bénéficie, pour les jours à venir, d'un passage sûr et d'une sorte de protection.

#Danny

Docteur Horne, on est en plein dans ce qu'on appelle un cessez-le-feu. Et là, on entend un expert expliquer que l'Iran aurait probablement reçu l'assurance que ses dirigeants ne seraient pas assassinés sur le sol iranien, puisqu'ils sont réapparus. Qu'est-ce que vous en pensez ? Et qu'est-ce que ça dit, selon vous, de la politique étrangère des États-Unis et de ses fondements ?

#Gerald Horne

Eh bien, concernant le point soulevé par ce commentateur dans les médias, je voudrais aussi souligner que, pour ces funérailles qui ont lieu à Téhéran, il y a également des délégations de haut niveau venues du Pakistan, de Russie et de Chine. Et cela pourrait servir de moyen de dissuasion pour les États-Unis, s'ils envisageaient une attaque contre le cortège funèbre, car des diplomates de haut rang pourraient aussi être blessés ou tués. Et dans ce cas, cela ouvrirait la porte à des représailles contre Jared Kushner, Steve Witkoff, voire même Marco Rubio. Donc, je ne pense pas que les États-Unis veuillent aller jusque-là. Mais encore une fois, pour ceux d'entre nous qui connaissent l'histoire américaine, ce tournant des événements n'a rien de choquant ni de surprenant.

Nos amis du nord de la Californie se souviennent peut-être de la guerre des Modocs — M, O, D, O, C — dans les années mille huit cents, au milieu du dix-neuvième siècle. À cette époque, des dirigeants autochtones avaient été invités à des négociations et, en plein milieu de ces discussions, ils ont été tués. Alors, j’imagine qu’un patriote américain dirait que ce genre de chose n’était pas rare. Rappelez-vous Toussaint Louverture, symbole de la Révolution haïtienne de mille sept cent quatre-vingt-onze à mille huit cent quatre. Quand l’indépendance a été proclamée, le premier janvier mille huit cent quatre, il n’était pas là pour célébrer. Parce que, quelques mois plus tôt, dans les Caraïbes, il avait été invité à négocier avec les Français, qui l’ont ensuite enlevé et envoyé dans une prison en Europe de l’Ouest. Donc, je suppose que le mieux qu’un patriote américain puisse dire, c’est que tout cela fait partie intégrante du colonialisme — et, bien sûr, du colonialisme de peuplement.

#Danny

Eh bien, lors d’un discours du 4 juillet, Donald Trump — je suppose que c’est peut-être le genre d’assurance qu’ils recherchent — a essentiellement déclaré qu’il n’y aurait ni bombardements ni discussions pendant cette période. Voici ce qu’il a dit.

#Donald Trump

Frappez l’Iran, sérieusement. Ils meurent d’envie de négocier. Ils veulent un accord, plus que tout. Une semaine de congé pour des funérailles, juste parce qu’on est gentils ? Faut arrêter ça.

#Danny

Parce que nous sommes gentils, docteur Horne. Les États-Unis ont, soi-disant, accordé quelque chose à l’Iran — même si, honnêtement, on ne peut pas vraiment croire un mot de ce qui sort de la bouche de Donald Trump, ni de celle de qui que ce soit dans la classe politique américaine, d’ailleurs. Mais malgré tout, parlons-en peut-être un peu. Tout ce discours était présenté comme un discours sur l’exceptionnalisme américain, avec ses conseillers et ses partisans qui essayaient de redorer son image, très abîmée par cette guerre en particulier, entre autres choses. Vous pourriez peut-être réagir à ça — à ce discours sur l’exceptionnalisme américain, et à cette idée que les États-Unis seraient « gentils » parce qu’ils auraient, soi-disant, accordé à l’Iran, selon lui, une semaine de pause dans les bombardements ou dans les discussions ?

#Gerald Horne

Eh bien, je suis sûr que votre public connaît déjà les grandes lignes de cette histoire, parue récemment dans le journal The Hill, à Washington D.C., et reprise ailleurs. Pour le dire franchement, ou peut-être de façon un peu euphémisée, les États-Unis sont en train de manquer de munitions. Autrement dit, en ce qui concerne l’armement du régime en Ukraine, celui d’Israël, ou encore les frappes contre l’Iran, les États-Unis voient leurs stocks diminuer, que ce soit pour les missiles

balistiques, les systèmes de défense anti-missiles, et ainsi de suite. Le public comprend sans doute qu'il est difficile de produire ce type d'armes offensives à grande échelle. Pour le dire simplement, comme ces armes sont fabriquées presque à la main, il pourrait falloir entre deux et quatre ans aux États-Unis pour reconstituer leurs réserves.

Alors, M. Trump transforme cette réalité en une sorte de vertu, ou de signal de vertu — autrement dit, comme ils manquent d'armes et de munitions, il prétend qu'ils font preuve de bonté en ne bombardant pas l'Iran. En réalité, ce qu'ils essaient de faire, c'est de ménager leurs réserves. Parce qu'on sait tous qu'au bout du compte, le vrai enjeu, c'est la République populaire de Chine et la confrontation autour de Taïwan, cette île rebelle au large de la côte sud de la Chine. Et à l'heure actuelle, les États-Unis ne sont guère en position d'affronter la Chine à propos de Taïwan. Malgré un budget du Pentagone qui dépasse les mille milliards de dollars, les États-Unis connaissent ce que certains historiens appellent une surextension impériale. Autrement dit, à un certain moment, un empire, en cherchant à défendre ses possessions lointaines — ou celles qu'il convoite — finit par voir son budget mis à rude épreuve. Et c'est clairement le cas des États-Unis d'Amérique, en ce quatre juillet deux mille vingt-six. Hmm.

#Danny

Oui, eh bien, dans ce contexte, docteur Horn, vous savez, le 4 juillet, on nous parle souvent de liberté. Donald Trump parle de la liberté des États-Unis. Et maintenant, on assiste à une nouvelle peur du rouge. On entend dire qu'on est soit communiste, soit patriote. Pourtant, docteur Horn, on traverse une énorme crise de confiance aux États-Unis, surtout envers le régime actuel et cette guerre. Beaucoup de gens ne croient plus qu'il y ait le moindre espoir de la résoudre. Comment en est-on arrivé là ? Pourriez-vous nous parler de la longue trajectoire historique ? Il fut un temps où les États-Unis se voyaient comme une puissance hégémonique, un pays capable d'imposer ses conditions. Aujourd'hui, on a l'impression que même la population américaine ne croit plus que les États-Unis puissent le faire, ni dans cette guerre, ni dans une autre, si elle devait devenir aussi grave que celle avec l'Iran. Qu'en pensez-vous ?

#Gerald Horne

Alors, pour rebondir sur un commentaire que vous avez fait il y a quelques instants, dans certains cercles de la gauche noire, on appelle le 4 juillet la « farce de juillet ». Autrement dit, l'idée selon laquelle la création de cette soi-disant république au dix-huitième siècle aurait été un grand pas en avant pour l'humanité est difficile à concilier avec le fait qu'en mille sept cent soixante-seize, il y avait déjà des milliers d'Africains réduits en esclavage. Et en mille huit cent soixante et un, à la veille de la guerre de Sécession, ils étaient des millions. Ces millions d'Africains réduits en esclavage incarnaient, en quelque sorte, l'investissement de la classe des investisseurs aux États-Unis d'Amérique.

Je trouve assez curieux que l'administration américaine avance cette idée absurde selon laquelle on ne peut être qu'un patriote ou un communiste. J'imagine qu'ils font référence aux récentes victoires impressionnantes de candidats soutenus par les Socialistes démocrates d'Amérique, à New York et au Colorado. À mon avis, ils devraient rouvrir leurs livres d'histoire, parce que s'ils le faisaient, ils se rendraient compte qu'au vingtième siècle, il y a eu un véritable conflit idéologique entre les sociaux-démocrates et les communistes.

Et je pense que ce que les États-Unis doivent comprendre, c'est qu'au lieu de s'entêter dans cette tentative vaine de ressusciter la guerre froide, cette fois en prenant pour cible les sociaux-démocrates, l'administration américaine aurait tout intérêt à cesser ces dénonciations — par exemple, contre le candidat à la mairie de Washington soutenu par la DSA, je parle du futur maire George — sans parler de leurs critiques répétées contre les candidats de Zohran Mamdani au Congrès, à New York notamment. À la place, ils devraient essayer de rivaliser avec la DSA sur le terrain des gels de loyers, des aides à la garde d'enfants, et de tout le reste. Mais je reconnais, en disant cela, que j'en demande sans doute un peu trop.

#Danny

Eh bien, oui... Je veux dire, les États-Unis, sous Donald Trump, ont promis de vaincre l'Iran. Ils ont promis que ce serait une guerre rapide, et que tout reviendrait à la normale sur le plan économique, après les difficultés que les Américains ont subies. Pourtant, les derniers chiffres de l'inflation ne sont pas encourageants. Et même Donald Trump lui-même a dû se fâcher contre les grands patrons du pétrole, parce qu'ils n'ont pas suffisamment baissé les prix de l'essence, malgré la chute du prix du baril. Alors, docteur Horn, peut-être que vous pouvez... vous savez, vous avez évoqué les origines des États-Unis. Vous avez écrit l'un des meilleurs ouvrages sur le sujet, *La Contre-Révolution de mille sept cent soixante-seize : la résistance des esclaves et les origines des États-Unis d'Amérique.* Oui. Peut-être que vous pouvez nous aider à comprendre comment l'administration actuelle — et peut-être, d'ailleurs, toutes les administrations — reflètent cette histoire ancienne, enracinée dans les fondations mêmes des États-Unis.

#Gerald Horne

Eh bien, pour revenir à dix-sept cent soixante-seize, il faut regarder cette période, entre autres, à travers le prisme des classes sociales. Le secteur non rémunéré de la classe ouvrière — c'est-à-dire la population réduite en esclavage — a, dans une large mesure, combattu George Washington et ses compagnons esclavagistes. Vous vous souvenez peut-être de Benedict Arnold, dont le nom reste aujourd'hui synonyme de trahison, puisqu'il faisait partie des forces de Washington avant de passer du côté britannique. Eh bien, après avoir rejoint les Britanniques, il s'est beaucoup appuyé sur des hommes noirs dans ses rangs.

Et on sait aussi qu'un élément déclencheur de la révolte a lieu en mille sept cent soixante-quinze, quand le dernier gouverneur colonial de Virginie, Lord Dunmore, forme le régiment éthiopien. Il décide alors d'enrôler d'anciens esclaves africains dans son armée, en leur promettant la liberté s'ils combattaient contre les rebelles. Et c'est cela, autant que tout le reste, qui pousse beaucoup de colons — ceux qui deviendront plus tard des citoyens des États-Unis — à enfreindre ouvertement la loi, puisqu'ils étaient censés être des sujets britanniques, et à se retourner contre la Couronne. Certains historiens ont d'ailleurs établi un parallèle entre Lord Dunmore en mille sept cent soixante-quinze et Abraham Lincoln, le premier janvier mille huit cent soixante-trois. Vous vous souvenez peut-être que le gouvernement de Lincoln n'était pas en très bonne posture dans la guerre contre les soi-disant États confédérés d'Amérique, qui, eux, s'étaient engagés à perpétuer l'esclavage des Africains pour toujours.

Et cela a conduit à la Proclamation d'émancipation, qui, entre autres choses, a permis à deux cent mille hommes noirs de s'engager dans l'armée américaine. Cette décision a contribué à renverser le cours de la guerre contre les soi-disant États confédérés d'Amérique. Aujourd'hui, nous faisons face à un dilemme similaire. Parce que, même si l'on reconnaît que, parmi les Européens des treize colonies en mille sept cent soixante-seize, peut-être quinze à vingt pour cent n'étaient pas favorables à la révolte contre la domination britannique, si l'on regarde les quatre-vingts à quatre-vingt-cinq pour cent restants, c'est frappant de voir à quel point il y a eu une unité à travers les classes sociales pour chasser les Britanniques. Certains Européens pauvres avaient de bonnes raisons de penser que, s'ils se trouvaient du côté des vainqueurs, ils pourraient ensuite s'emparer des terres amérindiennes — ce qui est exactement ce qui s'est produit. Et en deux mille vingt-six, je ne pense pas qu'on puisse vraiment comprendre la force et la ténacité de la coalition Trump sans saisir ce type de collaboration entre les classes.

On ne peut pas vraiment comprendre comment M. Trump a obtenu soixante-dix-sept millions de voix en novembre deux mille vingt-quatre sans saisir une chose essentielle : à ce moment précis, il bénéficiait d'un soutien important, toutes classes confondues, parmi les descendants de colons. Et ce qui est peut-être encore plus frappant, c'est que beaucoup de nos amis, à juste titre d'ailleurs, regardent la Palestine historique à travers le prisme du colonialisme de peuplement. Et ils ont raison, surtout au vu de ce qui se passe aujourd'hui en Cisjordanie. Mais, d'une manière ou d'une autre, ce terme — colonialisme de peuplement, qui suppose d'ailleurs une collaboration entre classes — ne s'applique pas à l'Amérique du Nord. Et je suis étonné que les patriotes israéliens, du moins jusqu'à présent, n'aient pas accusé nos amis de gauche d'antisémitisme, puisqu'ils utilisent ce terme pour la Palestine historique, mais pas forcément pour l'Amérique du Nord.

#Danny

Hmm... Oui, c'est un très bon point. Et, tu sais, justement à ce propos... je me demande ce que tu en penses. L'empire des États-Unis, à mon avis, c'est une sorte de prolongement du projet initial qui a donné naissance au pays en dix-sept cent soixante-seize. Et aujourd'hui, on est dans une situation

où, tu vois, l'empire américain n'a plus l'air aussi solide, aussi résilient qu'il a pu l'être... ou peut-être qu'il ne l'a jamais vraiment été. Mais je suis curieux d'avoir ton avis, parce que maintenant, les grands médias disent que l'Iran est plus résilient que jamais.

Les États-Unis essaient d'étouffer et d'étrangler Cuba. On a tellement d'exemples où les États-Unis cherchent à faire monter les tensions, à pousser vers la guerre. La Russie aussi, euh... mais dans beaucoup de ces cas, c'est soit une guerre très, très longue, soit une guerre perdue. Qu'est-ce qui se passe ? Beaucoup de grands défenseurs, surtout de l'hégémonie américaine, pensent que leurs origines leur ont donné la force d'être cet empire mondial, et de le rester pour toujours. Alors pourquoi aujourd'hui cet empire vacille ? Et qu'est-ce que l'histoire nous apprend sur les raisons de cette fragilité ?

#Gerald Horne

Je pense que les fondateurs de l'empire américain ont développé une fausse confiance en eux quand ils ont réussi à enrôler de force des millions d'Africains pour les amener sur les côtes et les faire travailler gratuitement. Ils ont ensuite combiné cela avec la déstabilisation, voire la destruction, de nombreuses nations amérindiennes, de l'Atlantique au Pacifique. Rappelons qu'un des déclencheurs de la révolte contre la domination britannique, en mille sept cent soixante-seize, a été la fameuse ligne de proclamation royale de mille sept cent soixante-deux, soixante-trois. Londres y exprimait sa réticence et son mécontentement à continuer de verser du sang et de dépenser des ressources pour combattre les peuples autochtones, simplement pour que des propriétaires terriens et des spéculateurs immobiliers comme George Washington puissent en tirer profit.

Dans l'un de mes récents ouvrages, où je parle de la capitale de l'esclavage, Washington D.C., entre dix-huit cents et mille huit cent soixante-cinq, je cite le testament de George Washington. À sa mort, il faisait partie des plus grands propriétaires terriens de la planète, et la plupart de ces terres avaient été, en réalité, prises et volées aux peuples autochtones. Je pense que cette réussite, celle de bâtir une nation, une soi-disant république, un empire, sur le dos des Amérindiens et des Africains, a donné aux dirigeants des États-Unis un faux sentiment de confiance. Ils ont cru, et continuent de croire, qu'ils pouvaient étendre ce modèle à l'échelle mondiale. Et, il faut le dire, dans les débuts, ils avaient de bonnes raisons de penser que ce modèle pouvait effectivement s'exporter.

Vous vous souvenez peut-être de ce qui s'est passé à Hawaï en mille huit cent quatre-vingt-treize, avec le soi-disant coup d'État républicain qui a renversé la monarchie hawaïenne. Ensuite, comme c'était souvent le cas, ces Euro-Américains ont en gros mis en place un système d'apartheid, où les personnes d'origine japonaise et chinoise étaient considérées comme des citoyens de seconde zone — sans parler des Hawaïens autochtones eux-mêmes — et cela a duré jusqu'à l'entrée d'Hawaï dans l'Union comme cinquantième, et supposément dernier, État en mille neuf cent cinquante-neuf. Alors, compte tenu de ces soi-disant victoires, on comprend pourquoi, en deux mille vingt-six, Washington estime que, pour faire face à une Chine montante et de plus en plus influente, il peut renforcer sa position en intégrant le Venezuela dans l'empire américain, à la suite de l'enlèvement, le trois janvier

deux mille vingt-six, du président Maduro et de son épouse, Cilia Flores, jusqu'à l'attaque du vingt-huit février contre l'Iran. Et il y a aussi cette tentative, comme dirait M. Trump, de faire du Canada le cinquante et unième État, ou au minimum de soutenir une manœuvre dans la province canadienne riche en pétrole de l'Alberta, pour parrainer un référendum de sécession du Canada qui pourrait conduire à l'intégration de l'Alberta dans l'Union américaine — sans oublier la tentative d'incorporer également le Groenland, cette grande île, à l'Union.

Mais je pense qu'au bout du compte, il faut prendre au sérieux les analystes qui disent que ce qui est en train de se passer, surtout à la lumière de la défaite profonde en Iran, et malgré le fait qu'on dépense encore une fois plus de mille milliards de dollars pour le Pentagone et le budget militaire, c'est que les États-Unis pourraient bien être en train de devenir une puissance uniquement régionale, limitée à leur propre hémisphère.

D'où, selon nous, l'attaque imminente contre Cuba, le soutien apporté avec succès à des candidats de droite en Colombie et au Pérou, la tentative de déstabiliser les voisins du Sud — je parle du Mexique —, et l'ingérence continue dans les affaires intérieures de l'autre hémisphère, la Chine — je parle ici du Brésil —, à la lumière de leurs élections dans quelques mois, où M. Trump aimerait voir la droite l'emporter, comme cela s'est produit en Colombie, apparemment. Alors, malgré tout le bruit et la fureur, il ne faut pas écarter d'un revers de main l'idée que l'empire américain se réduit, dans une certaine mesure — et j'insiste, dans une certaine mesure —, à un hégémon régional. Et travaillons, espérons, que cela puisse représenter un pas immense vers le démantèlement complet de cet empire.

#Danny

Peut-être que vous pourriez en parler, parce qu'il y a un énorme... enfin, on a eu, bien sûr, l'administration Trump qui semblait annoncer cela, au moins sur le plan rhétorique, dans sa stratégie de sécurité nationale, au début de son mandat. Mais ensuite, évidemment, il y a eu la guerre contre l'Iran. Et on a aussi vu la poursuite du soutien, par exemple, à l'Ukraine, et la montée des tensions avec la Chine, même si Trump, bien sûr, tient des propos aimables à l'égard de Xi Jinping. Peut-être que vous pouvez nous parler de cette nouvelle guerre froide que beaucoup observent. Beaucoup de gens pensent que cette guerre en Iran était, en réalité, liée à la Chine.

On dirait que l'Iran avance déjà sérieusement dans cette direction, et pour une bonne raison. Son contrôle du détroit d'Ormuz inclurait, paraît-il, des concessions et un traitement privilégié pour un pays comme la Chine, qui achète depuis longtemps près de quatre-vingt-dix pour cent de son pétrole. Qu'en pensez-vous, de cette nouvelle guerre froide, et pourquoi, selon vous, les États-Unis semblent glisser vers une position plus régionale, sans parvenir à vraiment gérer le dilemme que représentent la Russie, la Chine, et maintenant l'Iran ?

#Gerald Horne

Eh bien, il ne faut pas écarter l'analyse que certains avancent, selon laquelle, sans le vouloir, les États-Unis et Israël, à cause de cette guerre en Iran à la fois mal pensée et illégale, ont contribué à créer un nouveau centre de pouvoir à l'échelle mondiale. Non seulement à cause du contrôle du détroit d'Ormuz et de ce que cela implique pour ses voisins du Golfe persique. Il n'est pas absurde de dire que si l'Arabie saoudite, les Émirats arabes unis, le Qatar, le Koweït, Bahreïn, sans parler d'Oman, ne font pas attention, ils pourraient bien finir par devenir des protectorats de la République islamique. Ce n'était pas du tout l'intention, le vingt-huit février, mais c'est peut-être ce qui arrivera au bout du compte.

Et ce que cela signifie, c'est qu'on pourrait voir l'Iran exercer une emprise sur les approvisionnements mondiaux en énergie, sans parler de son contrôle potentiel sur les engrais, qui dépendent aussi d'éléments provenant du Golfe persique. Cela montre que, même à une époque où les combustibles fossiles sont critiqués à cause du changement climatique, on assiste malgré tout à l'émergence d'une grande puissance. Une puissance qui sera, directement ou indirectement, alignée sur l'Organisation de coopération de Shanghai. Comme son nom l'indique, la Chine y joue un rôle majeur, dans ce qui est souvent présenté comme un contrepoids à l'OTAN. La Russie y occupe aussi une place importante, sans oublier le rôle que l'Iran pourrait jouer au sein des BRICS — le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud. Et je pense que, si l'on cherche un indicateur pour comprendre où va le monde, et d'où il vient, c'en est un très clair.

Vous pouvez peut-être commencer par regarder du côté du soi-disant Jour de la Libération, en avril deux mille vingt-cinq, quand M. Trump a imposé ces droits de douane ahurissants — cent quarante-cinq pour cent ou plus — contre la République populaire de Chine. Puis, peu à peu, il a reculé, jusqu'au sommet entre M. Trump et le président Xi Jinping, en Corée du Sud, à la fin de l'année deux mille vingt-cinq. À ce moment-là, Xi Jinping a en gros laissé entendre que les minerais rares ne traverseraient plus le Pacifique pour alimenter la machine industrielle américaine, notamment l'industrie automobile. Et M. Trump a été contraint de faire marche arrière. On peut même tracer une ligne entre ce sommet en Corée du Sud et le trois janvier suivant, quand M. Trump a lancé cette attaque quasi pirate contre le Venezuela. Parce que, d'une certaine manière, là encore, c'était une tentative de renforcer et de consolider l'impérialisme américain, l'empire américain, face à un défi chinois de plus en plus ferme.

Et ce défi ne va pas disparaître de sitôt. Nous savons tous les progrès énormes que la Chine a réalisés dans le domaine de l'intelligence artificielle, ou encore dans celui de l'informatique quantique. En matière d'énergie verte, nous connaissons bien la position dominante de la Chine dans les panneaux solaires. Nous avons aussi noté avec intérêt que Volkswagen, le constructeur allemand, qui pensait il y a quelques années avoir trouvé une véritable mine d'or en Chine — en y produisant, en y vendant des voitures et en exportant depuis là-bas — est aujourd'hui en train de réduire la voilure. Pendant ce temps, ses concurrents, y compris ceux de l'industrie automobile américaine, comme BYD ou Geely par exemple, continuent d'avancer à grands pas.

Encore une fois, l'empire américain est en très mauvaise posture. Mais le problème auquel nous faisons face ici, aux États-Unis, c'est que, dans la mesure où cet empire s'affaiblit à l'étranger, cela ne fait pas seulement craindre, comme on l'a déjà dit, une tentative de resserrer son emprise sur l'hémisphère. Cela fait aussi craindre un durcissement à l'intérieur du pays, pour en tirer des superprofits — ou plutôt, encore plus de superprofits — aux dépens d'une classe ouvrière américaine de plus en plus sous pression. Et vu le faible niveau d'organisation syndicale, et surtout la faible densité syndicale, c'est-à-dire qu'une part importante des travailleurs syndiqués se trouve dans le secteur public — comme la Fédération américaine des employés d'État, de comté et municipaux, ou encore le SEIU, le syndicat des employés des services — et beaucoup moins dans le secteur privé, eh bien, la situation est vraiment très préoccupante. C'est le résultat direct du déclin de l'empire américain.

#Danny

Et un autre aspect de tout ça, docteur Horn, dans cette situation critique, c'est le fait que maintenant, par exemple, avec la guerre, les États-Unis — comme vous l'avez appelé — cette défaite qu'ils ont subie face à l'Iran, eh bien, maintenant qu'on en est à cette phase de protocole d'accord, on pourrait dire de discussions, même si, en réalité, il n'y a pas eu beaucoup d'échanges directs entre les États-Unis et l'Iran. Malgré tout, beaucoup de démocrates aujourd'hui — et peut-être que vous pouvez en parler, et expliquer comment cela se rattache à ce dilemme, ou à cette situation politique assez particulière aux États-Unis — eh bien, jusqu'à ce que la guerre entre dans cette phase de protocole d'accord, avec le cessez-le-feu en avril, le Parti démocrate, y compris la branche médiatique dominante du Parti démocrate, critiquait Trump, et reprenait même beaucoup d'arguments que nous abordons dans cette émission, et que vous avez exposés ici aujourd'hui.

Mais maintenant qu'on en est arrivé à ce stade du protocole d'accord, on présente ça comme si Donald Trump était trop conciliant avec l'Iran, comme s'il cédait face à Téhéran — en gros, que l'accord en cours de négociation pour la paix ne cherche pas à affaiblir l'Iran. Et on a même entendu d'anciens responsables de l'administration Biden dire que, s'ils avaient gagné en deux mille vingt-quatre, ils envisageaient peut-être une guerre contre l'Iran. Alors, comment voyez-vous l'influence de ce genre de cauchemar duopolaire sur la crise que traverse les États-Unis ? Parce qu'on parle bien d'un empire en déclin. Et oui, vous avez raison, la classe ouvrière est de plus en plus sous pression, et elle a très peu d'options politiques pour exprimer son opposition à cette guerre dont on a vu les sondages.

#Gerald Horne

Eh bien, le mot clé, c'est clairement « crise ». Un autre mot clé, c'est « impasse ». C'est celui que j'emploierais pour parler des élites du Parti démocrate. Elles sont dans une impasse, parce que, d'un côté, vous vous souvenez qu'il n'y a pas si longtemps, elles dénonçaient et critiquaient violemment les Verts pour avoir présenté un candidat à la présidentielle en deux mille. Leur accusation, c'était

que Ralph Nader avait offert la Maison-Blanche à George W. Bush. Très bien. Et maintenant, les Verts, ainsi que d'autres forces de gauche comme le DSA, se présentent à l'intérieur même du Parti démocrate... et ça, les élites démocrates n'aiment pas non plus.

Donc, objectivement, ils demandent à toute personne située à la gauche de l'élite du Parti démocrate de disparaître, ou de se soumettre à cette élite, peu importe qu'on soit ou non d'accord avec elle sur le fond des questions. Par exemple, accepter de l'argent de l'AIPAC, le lobby sioniste israélien, ce qui s'est révélé être un sujet gagnant pour le DSA lors des primaires mentionnées à New York, et aussi lors de la primaire évoquée au Colorado. Cela pose donc un vrai dilemme. Et j'ai noté avec intérêt les remarques de David Brooks, l'ancien chroniqueur du New York Times, aujourd'hui à The Atlantic, sur le PBS NewsHour, quand il a lancé un véritable défi aux élites.

Il dit que le Parti démocrate a gagné ses galons en revenant au Minnesota, à la fin des années quarante, quand Hubert Horatio Humphrey — qui allait plus tard devenir vice-président des États-Unis sous Lyndon Johnson — a mené une offensive pour épurer le Parti démocrate–fermier–ouvrier, qui porte d'ailleurs toujours ce nom dans l'État du Gopher, en éliminant les forces situées à la gauche du libéralisme, par exemple. Il a salué George Meany, l'ancien dirigeant du mouvement syndical américain, pour avoir écarté et expulsé les syndicats communistes, ou prétendument communistes, comme celui d'Harry Bridges, un Australien qui avait dirigé la grande grève générale de San Francisco en mille neuf cent trente-quatre, avant de fonder le syndicat des dockers et des entrepôts, puissant non seulement de Seattle à San Diego, mais aussi à Hawaï.

Ils ont été expulsés de la Maison du Travail, même si le syndicat existe toujours. David Brooks disait donc que la nouvelle mission serait de purger et d'exclure le DSA du Parti démocrate. Mais ce serait suicidaire, vu la force de la collaboration de classe dans cette soi-disant république. Si les démocrates purgent les socialistes et tous ceux qui sont à la gauche des libéraux, ils sont assurés de finir loin derrière pendant un bon moment. Et c'est bien là le dilemme des élites du Parti démocrate. D'un côté, elles subissent la pression d'exclure les forces soutenues par le DSA. Mais si elles le font, elles finiront loin derrière les républicains.

Je pense que David Brooks, et ceux qui lui ressemblent, seraient mieux inspirés de conseiller aux élites du Parti démocrate de prêter attention au programme politique du DSA, notamment sur des sujets comme la garde d'enfants subventionnée, le gel des loyers, ou encore l'opposition au génocide à Gaza, par exemple. Ils pourraient aussi chercher à s'inspirer de la méthode du DSA. Parce que, soyons clairs, le secret de leur réussite, ce qui fait avancer le DSA, c'est le porte-à-porte, le contact direct avec les gens, plutôt que ces envois massifs de tracts qu'on voit partout juste avant le jour du vote, ou ces consultants hors de prix qui vendent des campagnes de pub télé ou numérique. Cette méthode-là, elle est en train de s'essouffler. Et encore une fois, si les élites du Parti démocrate veulent rester dans la course, elles auraient tout intérêt à imiter le DSA.

#Danny

Hmm... Je voulais savoir, dans les dix, quinze dernières minutes qu'il nous reste, ce que vous pensez, en particulier, d'Israël. Parce qu'Israël est, bien sûr, un acteur majeur dans la guerre contre l'Iran. Il incarne, d'une certaine façon, ces craintes de nouvelles frappes contre l'Iran, même pendant ces funérailles massives. Et puis, il joue sans cesse ce rôle, surtout récemment, d'être presque en confrontation avec l'administration Trump, à la fois en privé et à travers des fuites, des tensions. Même Netanyahu dit qu'Israël frappera et fera ce qu'il veut dans la région, peu importe ce que disent les États-Unis. Mais ce qui m'intéresse, c'est votre point de vue sur le rôle réel d'Israël dans tout ça. On a même vu Gustavo Petro, en Colombie, après sa défaite récente aux élections...

Ces dernières semaines, il a déclaré qu'Israël s'ingérerait dans leurs élections. Et bien sûr, il y a toutes sortes d'inquiétudes aux États-Unis concernant l'influence d'Israël sur le processus politique américain. Surtout quand on voit à quel point les acteurs politiques américains sont étroitement liés à la classe politique de Washington, à toutes les branches et institutions — le renseignement, le Pentagone, et ainsi de suite — ainsi qu'aux institutions israéliennes. Alors, quelle est votre opinion sur le rôle réel d'Israël ? Et peut-être, pouvez-vous rappeler quelques précédents historiques qui expliquent pourquoi Israël a joué un rôle aussi important pour l'empire américain jusqu'à aujourd'hui, même si, ces dernières années surtout, Israël est devenu presque une tache sur l'image soi-disant exceptionnelle des États-Unis.

#Gerald Horne

Eh bien, toute l'élite du Parti démocrate... Israël aussi traverse une crise et fait face à un dilemme. Autrement dit, si on regarde Israël, comme beaucoup d'entre nous l'ont fait, à travers le prisme du colonialisme de peuplement, on voit que, dans ces régimes-là, la dépossession des populations autochtones est une caractéristique essentielle. Et cela a tendance à unir les citoyens de l'État colonisateur, au-delà des clivages de classe. Si on regarde les États-Unis au milieu du dix-neuvième siècle, on voit que beaucoup de migrants européens pauvres, installés par exemple dans les États de l'Oregon et de Washington, soutenaient pleinement les guerres contre les Walla Walla, les Utes, ou encore la guerre des Modocs, déjà bien connue, parce qu'ils pensaient qu'ils pourraient obtenir des terres grâce à ce processus.

Le problème auquel Israël est confronté, c'est que beaucoup d'électeurs israéliens, en particulier les quatre-vingts pour cent qui ne sont pas arabes, soutiennent les politiques très dures menées par M. Netanyahu. Non seulement le génocide à Gaza, mais, plus récemment, on a vu des faucons israéliens évoquer un possible conflit avec la Turquie — oui, la Turquie — alors même que ce pays compte environ neuf fois plus d'habitants qu'Israël, et qu'il représente le flanc est de l'OTAN, jusque-là dominée par les États-Unis. Malgré ce déséquilibre évident, on entend un discours militariste et belliqueux couler comme de la lave, venant de Tel-Aviv, venant d'Israël. Parce qu'en un sens, Israël s'est construit, selon les propres mots de M. Netanyahu, comme une sorte de Sparte moderne — un État conçu pour la guerre permanente.

Le problème, entre autres, auquel Israël est confronté, ce n'est pas seulement que tout cela épuise la patience, voire les finances, à Washington. Rappelez-vous les récentes déclarations du vice-président J.D. Vance, qui a mis en garde les dirigeants israéliens : ils n'ont qu'un seul allié — peut-être un allié, peut-être leur seul allié, un allié isolé — aux États-Unis d'Amérique. Et il leur a conseillé de ne pas se mettre à dos ce seul allié. Mais je ne suis pas certain qu'Israël prenne vraiment cette mise en garde au sérieux. Et puis, une autre partie du problème, qu'on devrait d'ailleurs évoquer plus souvent, c'est la fuite des Israéliens, non seulement vers Chypre — cette île méditerranéenne aujourd'hui divisée entre forces turques et chypriotes grecques — mais aussi vers l'Europe... et bien sûr, vers Brooklyn.

Ça me fait penser au film *Munich*, qui, comme vous le savez, raconte les événements qui ont suivi l'attentat des Jeux olympiques de mil neuf cent soixante-douze à Munich, où plusieurs athlètes israéliens et d'autres personnes ont été tués, et la tentative des Israéliens de retrouver les auteurs, réels ou supposés. L'un des personnages principaux de cette histoire finit d'ailleurs par s'installer à Brooklyn, après en avoir eu assez de ce qui annonçait déjà la situation actuelle, une sorte de nouvelle Sparte. Israël se trouve donc face à un vrai dilemme. Et ceux qui disent qu'Israël, dans sa configuration actuelle, pourrait ne plus exister d'ici la fin du vingt et unième siècle, n'ont pas tort de soulever la question. Mais si cela devait arriver, ce serait largement à cause de l'échec à trouver un accord avec les Palestiniens — notamment à Gaza — et du refus croissant des responsables politiques à Washington de continuer à financer la bellicosité israélienne.

#Danny

Oui, et il y a une certaine ressemblance avec l'idée de l'Empire de la liberté, et toutes les manières dont les États-Unis, juste après leur fondation, ont présenté leur propre forme d'expansionnisme. Israël a ce projet du Grand Israël, qui semble, disons, assez particulier en soi. J'aimerais avoir votre avis là-dessus, sachant que l'Iran, et la guerre avec l'Iran, représentent pour Israël un moyen d'éliminer un obstacle majeur à ses ambitions expansionnistes. Peut-être pourriez-vous parler de cette comparaison.

Peu de gens comparent l'histoire des États-Unis avec le comportement actuel d'Israël. Mais j'ai toujours voulu vous poser cette question, vu votre grande connaissance de l'histoire américaine et la façon dont vous percevez les parallèles. Parce qu'on vit aujourd'hui dans une autre époque, à l'échelle mondiale. Beaucoup de choses se sont passées depuis que les États-Unis ont commencé à définir leurs propres ambitions expansionnistes. Et maintenant, on voit Israël adopter un modèle un peu similaire, avec sans doute ses propres caractéristiques — certaines franchement terribles — mais qui reste malgré tout un modèle d'expansion, comme celui du projet du Grand Israël. Qu'en pensez-vous ?

#Gerald Horne

Eh bien, nous avons déjà évoqué ici le modèle d'expansion en Amérique du Nord : les treize colonies le long de la côte atlantique, le quatre juillet mille sept cent soixante-seize... puis, à la fin du dix-neuvième siècle, un bond jusqu'à la Californie, arrachée illicitement au Mexique lors de la guerre criminelle de mil huit cent quarante-six à quarante-huit, avant de sauter à nouveau à travers le Pacifique jusqu'à Hawaï. Et souvenez-vous, il y a quelques instants, j'ai utilisé une sorte d'euphémisme en parlant des quatre-vingts pour cent de la population israélienne qui n'est pas arabe. Ce que je voulais souligner, c'est que, pour accomplir quelque chose de vraiment significatif ou profond dans la société israélienne, il ne suffit pas toujours d'avoir une majorité électorale, ou une majorité à la Knesset, au Parlement. Il faut souvent une majorité juive, par exemple. Et c'est là toute la logique du colonialisme de peuplement. De la même manière, encore une fois, on ne reconnaît pas souvent que, dans ce pays, pour parvenir à... eh bien, il existe en réalité deux standards différents.

Par exemple, beaucoup de gens évoquent souvent ce qui se passerait si Barack Obama, dans ses déclarations financières — son rapport faisait, je crois, une dizaine de pages — alors que celui de M. Trump en comptait des centaines. M. Trump y révèle qu'il a gagné des milliards, notamment grâce à des transactions en crypto depuis son entrée en fonction. Alors, que se passerait-il si Barack Obama révélait qu'il avait lui aussi gagné des milliards en crypto tout en étant au service de l'État? Bien sûr, cela n'arriverait pas, parce qu'il existe un double standard. Autrement dit, M. Trump bénéficie d'une majorité, forte de soixante-dix-sept millions de personnes, parmi les descendants de colons. Et à ce titre, c'est comparable à Israël, qui, là encore, applique une norme différente pour la majorité juive, par exemple. Cette majorité est indispensable pour pouvoir agir de manière vraiment stratégique.

Si j'ai un seul conseil à donner à nos amis, en ce 4 juillet deux mille vingt-six, c'est de mettre à jour votre idéologie, votre façon de penser, quand vous analysez les États-Unis d'Amérique. Et de comprendre que ce qui vaut pour les uns vaut pour les autres. Autrement dit, si vous considérez, à juste titre, qu'Israël est un projet de colonisation de peuplement, alors vous devriez aussi regarder les États-Unis comme un projet de colonisation de peuplement. Le fait est que beaucoup des exactions et des dévastations ont eu lieu ici même, sur ce sol, à travers le génocide du dix-neuvième siècle. Et ce résidu, ce processus, dans une certaine mesure, se poursuit encore aujourd'hui. On le voit dans la terreur policière, dans l'application de la peine de mort, dans la privation des droits reproductifs des femmes, ou encore dans les discours relâchés, au sein de la coalition du Parti républicain, sur la poursuite judiciaire des femmes qui avortent, par exemple. Pour comprendre ce genre d'atrocités, le type de prisme et d'analyse qu'on applique habituellement à Israël serait très utile à appliquer aussi à ce qui se passe ici, sur nos propres rivages.

#Danny

Oui, je trouve que c'est très bien dit. Docteur Horn, un dernier mot avant de vous laisser partir et de conclure l'émission? Sur la signification du 4 juillet, et sur la situation particulière dans laquelle se trouve aujourd'hui les États-Unis, en tant qu'empire. Vos derniers mots.

#Gerald Horne

Eh bien, je pense que, de la même façon, il nous faut une analyse matérielle des États-Unis d'Amérique. Par exemple, beaucoup de nos amis de gauche, quand ils évoquent les prétendus avantages de la fondation de la République, parlent des libertés publiques et des droits civiques. Si on regarde le premier amendement de la fameuse Déclaration des droits, il garantit, entre autres, la liberté de religion. Mais une analyse matérielle ne verrait pas ce progrès par rapport à l'Europe comme le simple fruit de l'imagination ou du génie d'intellectuels des Lumières comme Thomas Jefferson. C'est avant tout une réponse à des conditions matérielles.

Et tant que les colons avaient besoin de renforcer leurs rangs en recrutant autant de bras qu'ils pouvaient, pour affronter les peuples autochtones et pour encadrer les Africains, par exemple. Dans un livre que j'ai publié récemment sur le sud de la Californie, j'ai souligné qu'un des premiers migrants du comté de San Diego était un homme d'origine juive, connu à l'époque comme un grand combattant d'Indiens, par exemple. Autrement dit, pour comprendre la liberté de religion, il ne suffit pas de se pencher sur la pensée soi-disant positive des intellectuels des Lumières. Il faut aussi comprendre les réalités matérielles concrètes. De la même façon, quand on parle du deuxième amendement, le droit de porter des armes, il faut se rappeler que cela concernait les colons.

Cela ne s'appliquait pas aux Amérindiens. En réalité, la priorité stratégique des colons, c'était d'empêcher les Amérindiens d'avoir des armes. Et je vous le garantis, si les Africains réduits en esclavage avaient eu le droit de porter des armes, l'esclavage aurait pris fin bien avant mille huit cent soixante-cinq. Ça, je vous le garantis. Et donc, encore une fois, je pense qu'en ce jour où certains célèbrent ce qu'ils considèrent comme un grand pas en avant pour l'humanité, nous aurions tout intérêt à appliquer ici certaines des critiques que nous adressons régulièrement à Israël, comme la grille de lecture du colonialisme de peuplement. Parce que, selon moi, cela permettrait de faire progresser les luttes dans le monde, mais aussi les luttes ici, chez nous.

#Danny

Oui, je suis totalement d'accord. Le mot « génocide » est maintenant utilisé partout, et l'histoire des États-Unis connaît très bien ce que c'est, même dans des périodes récentes. En matière de politique étrangère américaine, je pense qu'on pourrait vraiment faire beaucoup de bien en mettant ça en lumière. Docteur Horn, je veux m'assurer que tout le monde sache que vous avez écrit un nombre impressionnant de livres, et qu'ils devraient aller voir votre travail. Est-ce qu'il y a un endroit où les gens peuvent trouver tous vos ouvrages regroupés, que vous aimez recommander ? Parce qu'ils sont tous excellents, mais vous en avez écrit tellement, et je veux juste que les gens puissent les trouver facilement.

#Gerald Horne

Eh bien, on les trouve dans les meilleures librairies un peu partout. Et bien sûr, je tiens toujours à soutenir les librairies indépendantes, notamment celles qui se trouvent dans les grands centres urbains. Mais dernièrement, j'ai publié plusieurs ouvrages avec des éditeurs internationaux, qu'on peut retrouver sur leurs sites web. Mon livre sur dix-sept cent soixante-seize a été publié par les presses de l'Université de New York, et je vous invite à consulter leur site pour ce projet en particulier, qui, soit dit en passant, est à noter pour le quatre juillet deux mille vingt-six. Il s'agit, pour être précis, du livre intitulé *La Contre-Révolution de 1776.*

#Danny

Eh bien, j'ai mis votre CV dans la description de la vidéo, juste en dessous, pour que les gens puissent retrouver tous vos livres et vos éditeurs, et qu'ils puissent se plonger, disons, dans une analyse matérialiste historique corrective. Docteur Horne, merci beaucoup d'avoir été avec moi aujourd'hui, et j'espère qu'on pourra reparler très bientôt. — Merci de m'avoir invité. — Bien sûr. Prenez soin de vous. Bon, voilà, c'est tout pour l'émission d'aujourd'hui. J'ai juste quelques annonces avant de vous laisser. D'abord, demain, je serai de retour à treize heures, heure de la côte Est, avec le docteur et professeur Mohammad Marandi. Il interviendra directement depuis les funérailles — ces immenses funérailles de six jours qui se déroulent en ce moment même en Iran pour le président assassiné Ebrahim Raïssi. Et pas seulement pour lui, bien sûr, mais aussi en hommage aux autres responsables iraniens qui ont été tués lors des frappes du vingt-huit février et des jours qui ont suivi.

Et puis, bien sûr, tous les civils, y compris ceux du vol Mahan Air cent soixante-huit — dont beaucoup pensent qu'il y en a eu en réalité davantage — qui ont été tués. Je veux remercier toutes les personnes qui ont envoyé des super chats, celles qui sont devenues membres. Merci, Babylon. Merci, JB. J'apprécie vraiment. Merci aussi au Orwell Times de nous avoir ajoutés sur l'application Google Play et sur l'App Store comme source d'actualités, aux côtés d'autres créateurs indépendants. Merci beaucoup pour ça. Je vais devoir aller voir ça de plus près. Et puis, envoie-moi un message privé, je suis curieux de savoir ce que tu fais. On peut maintenant envoyer des messages privés sur YouTube, apparemment. Je viens juste de voir que c'est possible. Et puis, Godfather Cinema dit : « Super émission ! » Merci beaucoup pour ça. Je veux remercier toutes les personnes qui ont regardé, les modérateurs. Je sais qu'aujourd'hui c'est un jour férié, mais...

#Donald Trump

Pourtant, l'empire, lui, ne prend jamais de jour de repos.

#Danny

Alors, avant de partir, pensez à mettre un « j'aime ». Ça aide vraiment à faire remonter l'émission dans l'algorithme de YouTube. Demain, on sera de retour avec le professeur Mohammad Marandi, notre cher ami, pour parler de ce qui se passe autour des funérailles. Il y aura bien sûr des mises à

jour sur la guerre, et bien d'autres choses encore. Très bien, on se retrouve demain, à treize heures, heure de la côte Est, le cinq juin. Prenez soin de vous.